

LA LETTRE, LE CHIFFRE, LE MALAISE, LE SYMPTÔME

Gilles Chatenay

Faisons une constatation banale : les discours qui nous parlent du monde, de nos civilisations, de nos sociétés, de nous-mêmes, de nos corps tendent aujourd'hui à chiffrer leurs arguments. Et plus : leur argumentation prétend trouver son assise, sa référence, sa seule preuve dans le chiffre, dans le chiffre statistique, dans la conjecture probabiliste. La vérité prétend désormais se dire en chiffres, le malaise dans la civilisation est quantifié.

Le malaise dans la civilisation est quantifié, et, il me semble, ce chiffrage généralisé ne peut pas ne pas avoir d'effets en retour sur le malaise lui-même, sur le sujet, et sur ses symptômes.

Cette « infatuation (momentanée) de la catégorie quantité », comme l'écrit Lacan en 1970¹, n'est-elle que l'effet de l'infiltration du discours de la science dans toujours plus de secteurs de notre vie ?

La science, les sciences : séparation, morcellement

J'utilise le terme de « secteurs » délibérément : car la science sectorise. Elle se sectorise elle-même, d'abord : une science ne commence, dit-on, qu'à délimiter son objet – les astres à l'exclusion de toute autre chose pour l'astronomie, la cellule pour la biologie cellulaire, etc. On rétorquera que cette vision est par trop naïve, supposant que l'objet d'une science lui préexiste, alors que l'opération de scientification tranche dans le réel pour produire un objet de discours. Il reste que l'extension toujours plus poussée des processus de scientification s'accompagne d'une spécialisation des savoirs et des techniques toujours plus poussée, et que les scientifiques, même dans le champ que l'on pourrait croire le plus unifié, les mathématiques, éprouvent de plus en plus de difficultés à se

¹ J. Lacan (1970), « Radiophonie », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, p. 437.

comprendre les uns les autres, à trouver une langue commune. À mesure de l'extension de la science s'opère plus qu'une sectorisation : une séparation, et, au-delà, une fragmentation, un morcellement de son propre discours.

Comme on peut dire qu'il y a le langage, d'une part, et qu'il y a la langue ou les langues particulières que l'on parle, de l'autre, il y a le discours de la science, et il y a les sciences telles qu'on les pratique – disons les sciences pratiques.

Il y a le discours de *La Science* : je ne remets pas en cause la coupure koyréienne, même s'il faudra examiner la différence de régime qu'y introduit le passage, au cours des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles de la science classique aux sciences « conjecturales » – Lacan reprend à Claude Bernard le terme pour désigner le fait que toutes les sciences, et non pas seulement les dites « sciences humaines », s'écrivent désormais en termes probabilistes ou statistiques.

Pour ce qui nous intéresse ici, très schématiquement, le XVII^{ème} siècle opère quatre séparations, autorisées par une supposition, qui oriente un désir.

Quatre séparations

1) La nature est séparée de la parole. La nature, disons en terme moderne le « réel », est dès lors silencieuse : « Le silence des espaces infinis m'effraye », écrit Pascal. On pouvait interroger le ciel et la nature, l'astronomie déboute l'astrologie, la science ne nous dit plus rien sur ce qui compte vraiment pour le sujet, sur sa vérité subjective.

2) La lettre et le chiffre se séparent du sens. « Le livre de la nature est écrit en langage géométrique », dit Galilée² : il s'agit d'écriture, d'écritures mathématiques, c'est-à-dire de lettres et de chiffres pris dans une combinatoire hors sens. L'arithmétique se libère de toute adhérence à une quelconque numérologie, les formules littérales se lisent, mais ne délivrent pas de signification. « Comment la lune peut-elle être avertie de la distance qui la sépare de la terre ? – je ne feins pas d'hypothèse », répond Newton. « La notion de champ n'explique rien, mais seulement met noir sur blanc, soit suppose qu'est écrit ce que nous soulignons pour être la présence effective non de la relation, mais de sa formule dans le réel, soit ce dont d'abord j'ai posé ce qu'il en est de la structure », dit Lacan, en posant que Newton démontre le réel comme impossible.³ Et il ajoute : « La charte de la structure, c'est l'*hypotheses non fingo* de Newton.

² A. Koyré (1955), « Galilée et La révolution scientifique du XVII^e siècle », *Études d'histoire de la pensée scientifique*, tel Gallimard, Paris, 1973, p. 199.

³ J. Lacan (1970), « Radiophonie », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 422.

Il y a des formules qu'on n'imagine pas. Au moins pour un temps, elles font assemblée avec le réel. »⁴ Sans entrer dans les subtilités de ces énoncés, retenons ceci : la science prétend faire émerger ses écritures du réel comme séparées de la dimension du sens.

3) L'observateur est séparé de son objet d'observation. C'est la condition dite d'« objectivité ». L'alchimie supposait la purification subjective de l'alchimiste ; le chercheur de laboratoire peut bien être une canaille, s'il respecte les protocoles, cela n'infirmes pas ses résultats. Nul besoin de connaître le drame de Cantor pour pratiquer la théorie des ensembles. La subjectivité du savant est effacée (forclose, dit Lacan) par ses formules – ne reste que son nom, lorsqu'il ne disparaît pas totalement. Du même pas, le réel de la science se définit réciproquement comme ce qui est indifférent à son investigation, et à ce que nous pouvons en écrire ou en dire. « Le réel, c'est ce qui est indépendant du référenciel », pourra écrire Einstein. Dès lors la référence (la « constante ») et la mesure du réel ne doivent plus avoir aucune adhérence avec aucune mesure humaine, qu'elle soit celle du corps (plus de pouces ni de pieds ni de coudées) ou du lien social (le mètre ne varie pas selon les territoires ou les féodalités)⁵. La mesure de la science est délibérément inhumaine.

4) L'objet d'une science est séparé du réel. Il faut isoler les variables, une science s'établit, comme nous le disions, en tranchant dans le réel, en opérant une coupure dans son continuum pour constituer et faire consister un objet de discours.

Une supposition

Ces coupures, ces séparations reposent sur un acte de foi : que, dans un secteur, la répétition de l'expérience mènera toujours au même résultat, et qu'en fin de compte les savoirs et les connaissances issues des secteurs morcelés ne se contrediront pas. Cela implique une supposition faite au réel : qu'il revient toujours à la même place, c'est-à-dire qu'il ne ment pas. Il n'y a pas le dieu trompeur qui angoissait Descartes, la science suppose de fait une instance qui garantit la stabilité et la cohérence du réel. Ce qu'ont compris les religieux sérieux de tous les monothéismes.

⁴ *Ibid.*, p. 423.

⁵ Cf. D. Guedj, *Le Mètre du monde*, Seuil, Paris, 2000, et K. Adler, *Mesurer le monde – L'incroyable histoire de l'invention du mètre*, Flammarion, Paris, 2005.

Un désir

Mais dire que le réel revient toujours à la même place, indépendamment de nos procédures d'investigation, et donc de la science particulière qui le segmente, c'est du même coup le supposer Un : régi par des lois universelles, dont l'écriture est le projet de la science. Une cellule humaine obéit exactement aux mêmes lois physico-chimiques qu'un astéroïde.

L'universalisation est le projet en acte de la science. Son désir est de traduire en écritures la Grande Unité de l'Univers, c'est-à-dire de suturer les irrégularités, les paradoxes, les incertitudes, les approximations et les béances de l'écriture. Et si le sujet émerge là où les déterminismes achoppent, là où le calcul ne sature plus le réel, là où cela ne s'écrit plus ni ne se chiffre, alors, comme le dit Lacan, « La science est une idéologie de la suppression du sujet. »⁶

Il y a la science, qui sépare pour universaliser le savoir, et il y a les sciences pratiques, qui morcellent pour constituer (et faire consister) des objets de connaissances.

Ségrégation

Cette séparation, ce morcellement n'intéressent pas que le champ de la science : ils ont des effets dans le champ de ce qu'elle constitue comme ses objets, et notamment dans notre monde d'« êtres humains ». Lacan, dans sa « Proposition du 9 octobre 1967 », écrit ceci : « Abrégeons à dire que ce que nous en avons vu émerger, pour notre horreur [les camps de concentration], représente la réaction de précurseurs par rapport à ce qui ira en se développant comme conséquence du remaniement des groupements sociaux par la science, et nommément de l'universalisation qu'elle y introduit ».⁷

Puis vient sous sa plume le terme de ségrégation : « Notre avenir de marchés communs trouvera sa balance d'une extension de plus en plus dure des procès de ségrégation »⁸ : séparation et morcellement peuvent se traduire dans

⁶ J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 437.

⁷ J. Lacan (1967), « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits, op. cit.*, p. 257.

⁸ Notons seulement ceci : qui parlait de globalisation (et de ségrégation généralisée), en 1967 ? Plutôt que d'attribuer au « génie » de Lacan cette prophétie (comme celle de la montée du racisme, de la précarité, du retour du « passé funeste » de Dieu, etc., voir « Télévision », *Autres écrits, op. cit.*, p. 534.) – ce qui l'aurait mis en fureur –, faisons l'hypothèse plus économique que le discours psychanalytique, puisque fondé sur la division du sujet, fonctionne comme un cristal qui révèle avant d'autres le spectre de l'actualité du malaise dans la civilisation.

le lien social par ségrégation. Mais la ségrégation n'est pas le seul fait de la science. C'est le fait d'une nouvelle conjoncture, qu'il nous faudra examiner : celle issue d'un curieux mariage entre science et capitalisme, pour paraphraser Lacan. Pour une part, cette nouvelle alliance, et non le développement de la science à lui seul, alimente l'actuelle « inflation de la catégorie quantité ».

Le chiffre et la lettre, l'exactitude et la cohérence

Il reste que j'ai suggéré que le malaise de notre civilisation était lié à l'extension sans limite de l'empire de la quantité. Souffririons-nous de la science, en tant qu'elle chiffre ? Mais le chiffre n'est pas le seul vocabulaire de la science : la science s'écrit en lettres, aussi.

Ce n'est pas la même chose. Même si la théorie de l'arithmétique (axiomes de Peano plus théorie des ensembles, par exemple) peut s'écrire sans aucun chiffre, même si tout calcul logique cohérent doit pouvoir se traduire en algorithme informatique, c'est-à-dire en code binaire, suite de zéros et de uns, de chiffres, cohérence théorique et exactitude de la mesure renvoient à deux dimensions et deux pratiques différentes.

Le *cogito* cartésien, dit Lacan, remet la charge de la Vérité à Dieu.⁹ En remettant la charge de la Vérité à Dieu, le *cogito* donne libre cours aux développements des savoirs, aux combinatoires de la lettre et du chiffre. En celles-ci ne subsiste qu'une vérité purement formelle, nous dit Lacan : celle par exemple des « *V* » et des « *F* » des formules logiques.

Mais la science ne pratique pas que la logique mathématique – c'est en quoi la mathématique n'est pas une science : c'en est un appareil¹⁰, et au fond, une langue. La science ne pratique pas que la logique mathématique, elle mesure, aussi. « Vérité » se disjoint, dans la science, en deux termes : « cohérence », pour le domaine de la formule – de la lettre –, et « exactitude », pour celui de la mesure – du chiffre.

⁹ Cela inclut toutes les questions dites des « fondements » – pourquoi deux et deux font-ils quatre, plutôt que cinq ? – parce que Dieu le veut, répond Descartes. Lorsqu'un scientifique pose la question des fondements, il transgresse une limite du discours de la science, et provoque, toujours, crise et querelle: par exemple la « Querelle des fondements » en mathématiques, au début du XX^eme, qui commence avec le paradoxe que Russell décèle dans « Les Fondements de l'arithmétique » de Frege.

¹⁰ Cf. J. Lacan, « Radiophonie », *op. cit.*, p. 437, le début de la phrase où il parle de la catégorie quantité: « Ainsi se légitime la prévalence de l'appareil mathématique, et l'infatuation (momentanée) de la catégorie quantité. »

Consistance de la lettre

Une formule logique (y compris par exemple dans les logiques dites inconsistantes, ou les logiques intuitionnistes), une démonstration mathématique, une argumentation scientifique ne sont « vraies » que si elles ne contiennent pas de contradiction : si elles sont cohérentes, ou, pour reprendre le terme en vigueur dans ces champs, consistantes. L'exigence de consistance est un impératif absolu de la science et de ses appareils conceptuels – côté formalisation. En ce sens, la formalisation scientifique appartient, dirai-je, au domaine de la rhétorique.

Il me faut justifier ce terme. Pourquoi les mathématiciens de la Grèce ancienne ont-ils si peu publié de calculs numériques, et tant de géométrie ? « Ce n'est pas qu'ils ne pouvaient pas », répond Reviel Netz¹¹ aux historiens qui prétendaient que les Grecs ne pouvaient avancer dans le domaine numérique tant qu'une certaine coupure épistémologique n'était intervenue – ils se heurtaient à une impossibilité conceptuelle. Reviel Netz montre qu'il y avait bien une pratique des calculs numériques chez les mathématiciens grecs, et notamment chez Archimède, mais qu'ils ne les « publiaient » pas sous cette forme, lui préférant une présentation géométrique. Pourquoi ? Parce que la Rhétorique était d'une grande valeur culturelle, et que, pour les sciences, seule la preuve géométrique atteignait la perfection dans l'art de la persuasion¹².

Il y a une rhétorique de la lettre, en sciences, et celle-ci tient à l'exigence de consistance – en faisant jouer les deux termes de l'équivoque : la consistance comme synonyme de la cohérence, la consistance comme ce qui fait qu'un objet (conceptuel ou non) ne part pas en morceaux ni ne s'évapore ou se dilue.

Mais l'argumentation de Reviel Netz nous fait incidemment apercevoir autre chose : que les deux dimensions, celle de la lettre et celle du chiffre, ne sont pas dans une articulation rigide : elles sont dans une indépendance relative, puisqu'une d'entre elles peut être privilégiée par rapport à l'autre suivant les époques de la science et les valeurs culturelles. Koyré a soutenu que la coupure du XVIIe siècle, à travers notamment Galilée et Newton, était concep-

¹¹ R. Netz, "It's not that they couldn't", *Revue d'Histoire des Mathématiques*, Tome 8, fascicule 2, 2002, Société Mathématique de France, pp. 263-289.

¹² R. Netz, *op. cit.*: "geometrical proof – the genre where the art of persuasion is brought to perfection". p. 285. "literature is ranked above science, inside science philosophy is ranked above mathematics ; persuasion (to the Greeks, the central verbal art) is ranked above precision and natural language above symbolic domains" p. 287; (« la littérature est placée au-dessus de la science, dans la science la philosophie est placée au-dessus des mathématiques ; la persuasion (au centre de l'art de la parole pour les grecs) est placée au-dessus de la précision et le langage naturel au-dessus des domaines symboliques »).

tuelle, épistémologique : à entendre que la mesure y avait joué un rôle tout à fait secondaire, sinon nul, et que ces hommes de science la considéraient avec désinvolture. Y auraient-ils d'ailleurs attaché un prix, ajoute-t-il, qu'ils auraient été en peine de d'y satisfaire, ne disposant pas des instruments matériels suffisamment précis pour l'effectuer. La loi de l'accélération uniforme de Galilée ne pouvait être « validée » par la monstration de la tour de Pise, que Koyré d'ailleurs suppose être une légende¹³ : le chronomètre aurait-il existé, que les corps graves ou légers ne seraient de toute façon pas arrivés ensemble en bas de la tour, résistance de l'air oblige. La loi d'inertie qu'il anticipe, et que Newton établit, porte sur la continuation uniforme du mouvement en ligne droite d'un corps, s'il n'est soumis à aucune force extérieure. Mais il n'existe aucun lieu de l'univers où aucun champ de forces ne s'applique...

Une loi écrit le réel, mais il est impossible d'en faire l'épreuve. Ce qui revient à dire, comme Koyré, que Galilée explique le réel par l'impossible¹⁴, et, comme Lacan, que Newton le démontre.

La découverte de carnets de laboratoire de Galilée a permis à Stillman Drake¹⁵ d'infléchir l'analyse de Koyré : Galilée était bel et soucieux de validation par la mesure, et d'ailleurs il pouvait se passer de chronomètre : pour la loi de la chute des graves, il mesurait l'impact, pas le temps.

Il n'en reste pas moins que c'est en tant qu'elle atteint la plus grande formalisation que la physique, pour des siècles et jusqu'à la moitié du XXème, se maintiendra comme modèle pour toutes les sciences.

Le chiffre : exactitude et fragmentation

Comment différencier la lettre du chiffre ? En apparence, le chiffre n'est qu'un cas particulier de la lettre, l'arithmétique n'est qu'un domaine particulier de la mathématique, et est soumise au même impératif de cohérence. Mais le chiffre ne commence pas avec l'arithmétique, il commence par la comptabilité. Il s'agit de compter. À chaque fois qu'un mouton passe l'entrée de la bergerie, le berger marque une coche. Le soir, il lui suffira de barrer une coche à chaque mouton qui rentre pour savoir s'il lui en manque. Il ne sait pas faire d'addition ni de soustraction, il ne sait compter que jusqu'à un et cependant la mise en

¹³ A. Koyré (1937), « Galilée et l'expérience de Pise. À propos d'une légende », *Études d'histoire de la pensée scientifique*, tel Gallimard, Paris, 1973.

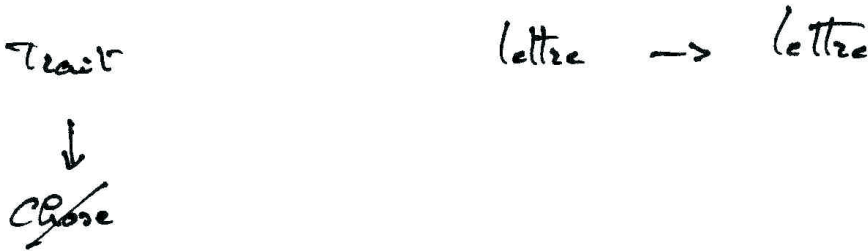
¹⁴ A. Koyré (1955), « Galilée et La révolution scientifique du XVIIe siècle », *Études d'histoire de la pensée scientifique*, op. cit., p. 199.

¹⁵ S. Drake (1978), *Galileo at Work. His Scientific Biography*, Dover Publications Inc., Mineola, N.Y., 2003. Voir aussi, du même, *Galilée*, Actes Sud, Arles, 1986.

correspondance biunivoque de la coche et du mouton lui permet de tenir sa comptabilité.

La coche, que Lacan prend comme illustration du trait unaire¹⁶, ne suppose pas d'emblée son articulation avec d'autres coches. Elle réduit ce mouton-ci à une pure unité de mouton. Ce mouton n'est plus ni petit ni gros, ni mâle ni femelle, c'est un mouton sans absolument aucune qualité, sa seule singularité étant de ne pas être le mouton d'à côté, de ne pas être un autre mouton. Je le répète : cela ne suppose pas d'emblée une articulation de signe à signe, et encore moins leur cohérence.

Qu'est-ce qu'une lettre ? Un signe, par exemple un rond, O, ne devient une lettre, par exemple la lettre « o », que dans la mesure où le signe est articulé à d'autres signes, dans ce qu'on appellera un alphabet. La lettre, d'emblée, suppose l'articulation de signes à signes. Si le trait unaire pointe vers la chose tout en éliminant en elle toute particularité – le trait unaire indice déjà le meurtre de la chose – ; la lettre pointe vers d'autres lettres, *d'emblée*.



Mais la comptabilité n'en reste pas aux coches de notre berger. Elle passe du trait au nombre. Disons que pour faire nombre, il faut du « nombreux » : c'est-à-dire plus qu'un, c'est-à-dire au moins deux – que Lacan écrit parfois « d'eux ». Cela suppose de regrouper les coches, les traits, en classes d'équivalences. La classe ne pointe pas vers les choses, la classe pointe vers les traits.



¹⁶ Cf. J. Lacan, « Le Séminaire, livre IX, L'identification », inédit, séance du 6 décembre 1961. (Lacan prend l'exemple de coches sur un os du Magdalonien 4, supposées comptabiliser des mammouths).

Ces classes, on pourra les nommer. Ainsi la classe qui ne comprend aucun trait, je la nommerai « 1 ». La classe qui contient « 1 », je la nommerai « 2 », etc.¹⁷ On entre dans l'arithmétique. Le nombre ne pointe pas vers la chose, le nombre pointe vers une classe, le nombre pointe vers le nombre, le nombre est un cas particulier de la lettre.

Un mouton, Le mouton : Ya d'l'un

En fait, j'ai un peu triché : un mythe était plus ou moins caché dans mon exposition, décelable à ce que j'utilisais le terme « d'emblée ». J'inventais un récit des origines du chiffre et de la lettre, puis de leur rencontre, dont aurait été issu le nombre. Mythique, le moment où le trait aurait existé d'« avant » la classe : car le trait lui-même suppose la classe. Notre berger ne coche que les moutons, il ne coche pas son chien, ni rien d'autre : la classe des moutons est déjà constituée, « avant » qu'il ne commence à cocher. La coche signe l'appartenance de cette chose-là à la classe des moutons.

En apparence, l'opération coche (l'opération trait unaire) ne fait que dire « il y a un mouton » (ou il y a un TOC, un « Trouble Obsessionnel Compulsif », ou il y a un surpoids, ou il y a une « personnalité multiple », etc.). Mais il a bien fallu décider qu'il y avait « la classe des moutons », ce qui supposait de faire une nomination. De nommer la classe. Non pas seulement de dire : je nomme cette chose-là « mouton », mais de dire : « Il y a Le mouton ». L'acte de nommer est préalable. Ou plutôt, la coche elle-même à chaque fois emporte l'acte de nomination, le répète. A chaque fois que je dis « Il y a un mouton », je dis « Il y a Le mouton » : la diversité incommensurable du particulier de cette chose-là est éliminée, subsumée, *forclose* sous l'unicité du trait qui marque l'appartenance à une classe d'équivalence comme une, que l'acte, le nom – le signifiant en fait – fait exister. À chaque fois que je dis « dessine-moi un mouton », je fais exister la moutonnité, même si je ne sais pas ce qu'est la moutonnité. Il ne s'agit pas de savoir si l'on est nominaliste (« Je ne vois qu'un cheval, je ne vois pas la caballéité »¹⁸), ou réaliste au sens médiéval (il y a des universaux dans le monde : le Cheval, l'Homme, Dieu, Le mouton, etc.). L'acte de nomination,

¹⁷ Je passe évidemment avec désinvolture sur la question de l'établissement de l'arithmétique: mon propos n'est pas d'en faire la théorie, mais de n'en faire valoir qu'un point: que l'arithmétique ne porte pas directement sur les objets, mais sur les signes. Pour un abord sérieux de celle-ci, voir par exemple G. Frege (1884), *Les fondements de l'arithmétique*, Seuil, Paris, 1969. Pour un commentaire de celui-ci en dialogue avec la psychanalyse, voir J.-A. Miller (1966), « La suture », *Un début dans la vie*, Le Promeneur, Paris, 2002.

¹⁸ Antisthène, cité par A. de Libera, *La querelle des universaux. De Platon à la fin du Moyen Âge*, Seuil, Paris, 1996, p. 39.

l'usage du signifiant « mouton » à la fois crée *ex-nihilo* la classe des moutons, et sépare ce mouton-là de toutes les choses auxquelles il est lié et de toutes ses particularités : produit (*ex-nihilo*, encore) un nouvel objet : ce mouton-ci défini par sa seule singularité de ne pas être un autre mouton.

Lacan martèlera toute une année « Ya d'l'un » : Il y a *un* mouton, *et* il y a *une* classe des moutons. Nommer est dire « Ya d'l'un » : il y a du un, il y a (au moins) un trait, il y a (au moins) une classe, un nom, un signe, un signifiant.

Mais la comptabilité, le chiffrage oublie, *doit* oublier ce moment¹⁹ : puisqu'elle prétend dire ce qu'il y a, « objectivement », c'est-à-dire indépendamment d'elle. Elle doit oublier, elle doit forclorre ce moment où, en disant « Il y a », en disant « Je ne fais que constater qu'il y a » (un TOC, etc.), elle participe à la création de l'objet qu'elle coche.

Le chiffre ne se fonde de ne faire que réitérer l'affirmation « Il y a », dans l'opération initiale de pointer vers l'objet, vers la chose qu'il *sépare* des autres choses. Le chiffre rappelle obstinément qu'il prétend pointer vers ce qu'il prétend être « le réel », un réel *fragmenté* par son opération même.

La lettre par contre n'existe que dans son articulation à d'autres lettres : la lettre pointe vers la lettre, la lettre se soucie des autres lettres. Dans la science, ce souci est souci de cohérence. La lettre, dans la science, écrit des relations. Elle relie, elle réunit. Elle écrit ce qu'il y a entre les choses (ou les signes). Si le chiffre pointe vers la chose, la lettre, dans la science, dit ce qu'il y a *entre* les choses – pour mieux dire, elle pointe entre les signes, parmi lesquels les chiffres, pour écrire leur *cohérence*. Ce faisant elle prend ensemble, saisit, subsume le divers des signes sous le concept. En termes lacaniens, elle participe de l'opération logique de l'aliénation²⁰.

Le chiffre lui n'existe que dans la réitération de son affirmation initiale qu'« il y a » (un objet séparé). Son souci est qu'il y ait bien le trait qu'il dit : il se soucie d'exactitude.

« Il est exact qu'il y a un objet séparé, qui porte ce trait ». Le chiffre sépare ce qu'il compte, et se conçoit comme séparé.

Paradoxes de la lettre, approximations de la mesure, réel de la science

Mais la science par son propre développement rencontre ses butées, qui se présentent comme des réels : impossibles à suturer par la langue.

¹⁹ Ce serait sans doute poser la question des fondements.

²⁰ Sur l'aliénation et la séparation, voir J. Lacan (1964), « Position de l'inconscient », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966. Voir aussi *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973.

Dans le monde de la lettre, ce sont les paradoxes, du « Je mens » d'Épiménide à la proposition vraie et cependant indémontrable des théorèmes de Gödel. Et les théorèmes de Gödel ont des conséquences sur la vérité et sur l'ambition de la science : puisque ceux-ci démontrent que la théorie sera ou bien incomplète, ou bien inconsistante, les mathématiciens, et, au-delà, les scientifiques, puisqu'ils doivent choisir la consistance, abandonneront l'ambition de statuer sur la Totalité²¹ pour ne plus produire que des consistances et des vérités locales (ou temporaires, ce qui revient au même)²².

Dans celui du chiffre, c'est l'approximation impossible à résorber complètement – le chiffre est « à peu près » exact. Les nombres impossibles à écrire se multiplient : pour ne prendre qu'un exemple ancien, la diagonale du carré est incommensurable à ses côtés. Le nombre »réel« ne suture pas cette incommensurabilité, puisqu'on ne peut qu'en écrire le nom, $\sqrt{2}$ (racine de 2), ou bien se contenter d'une valeur approximative, aussi loin que l'on poussera l'écriture des décimales. Et du côté de la mesure des objets de la nature, il est ironique de constater que c'est en astronomie, le domaine où le réel revient le plus à la même place, que l'évaluation de l'approximation a fait débat et calcul parmi les premiers. On relève la position d'une étoile. Il y a l'incertitude liée à l'instrument de mesure et aux maladroitures de l'opérateur. On fait plusieurs mesures, et on obtient plusieurs résultats différents. Lequel est le bon ? Faut-il choisir la moyenne, faut-il éliminer les résultats trop différents des autres ?²³

La supposition d'un réel partout identique à lui-même, également consistant en tous lieux et de tous temps, devient très difficile à maintenir : puisque la science *par son développement même* doit abandonner son grand projet d'universalisation pour ne plus espérer produire que des cohérences locales et des mesures dont l'approximation même est « estimée ».

Et à mesure que ses ambitions deviennent locales, la fragmentation de ses champs augmente : une langue commune devient de plus en plus difficile à trouver, le souci de cohérence se localise lui-même : restreint au champ dans lequel une science particulière se délimite, se confine en fait. Un seul vocabulaire reste commun, ou plutôt vient remplacer l'ancienne langue commune : celui du chiffre – car lui, comme j'ai essayé de le montrer, ne pose qu'en deuxième lieu

²¹ En théorie des ensembles, l'axiome de choix formule cet abandon: on ne travaillera que sur un ensemble défini au préalable, c'est-à-dire pas sur la « Totalité ». Par ailleurs, B. Russell a pu donner une formule radicale à cet abandon du Tout dans la logique mathématique: « Rien n'est tout ».

²² Certains domaines des mathématiques elles-mêmes donnent statut à des vérités locales. Voir R. Lavendhomme, *Lieux du sujet. Psychanalyse et mathématiques*, Seuil, Paris, 2001.

²³ Sur les débats et l'histoire de l'approximation, voir A. Desrosières, *La politique des grands nombres, histoire de la raison statistique*, La découverte, Paris, 2000.

la question de sa cohérence, et le praticien ou l'utilisateur – nous-mêmes – peut la repousser à demain, comme le barbier qui affiche tous les jours « Demain on rase gratis ».

Le souci de la meilleure approximation locale supplante l'impératif de cohérence.

Science classique et sciences conjecturales

J'ai avancé que la Science classique suppose quatre séparations. À première vue, les sciences sociales et les sciences du vivant ne peuvent les respecter en toute rigueur. L'économie, par exemple, ne peut négliger l'effet de ce qui se dit sur la conjoncture : qu'une autorité dise qu'elle est mauvaise, et cela aura des répercussions sur les investissements²⁴. Le réel de l'économie n'est pas réellement séparé de la parole. Un réseau neuronal se diversifie ou s'atrophie selon les stimulus (y compris environnementaux) auxquels il est confronté, ou qu'il produit lui-même²⁵. L'objet de la biologie ne peut être complètement isolé de son milieu. En clinique, l'effet placebo est reconnu par la science à chaque fois que l'on procède à des « validations » en double aveugle : celles-ci disent combien l'observateur – le clinicien – ne peut être rigoureusement séparé de son objet d'observation – le signe clinique, la pathologie. En linguistique, Chomsky défend la nécessité de reconnaître la place inéliminable de l'intuition du linguiste ou du locuteur, pour par exemple décider de la grammaticalité d'une phrase²⁶.

Dans chaque discipline des sciences du vivant ou des sciences humaines, l'impossibilité d'atteindre une séparation complète a fait dès le début et fait

²⁴ Cf. les débats sur « L'effet Œdipe » poppérien et les anticipations rationnelles. À ce sujet, voir I. This, « La construction d'un concept. Des prophéties autoréalisatrices de R. K. Merton au concept général d'autoréalisation », *Economies et Sociétés*, Série Œconomia, Histoire de la pensée économique, P. E. n° 19, 4/1994, pp. 161-199 ; « Problèmes épistémologiques liés à l'autoréalisation des théories et des prévisions économiques », *Revue Economique*, vol 47, n°3, mai 1996, pp. 556-565 ; « Le concept d'autoréalisation: de la sociologie à l'économie », *Information sur les Sciences Sociales*, 1998 SAGE Publications, Londres, 37(2), pp. 255-273. J'ai présenté ces débats en confrontation avec la psychanalyse dans « Effet Œdipe » et misère du nominalisme (en sciences économiques et sociales), *La Cause freudienne* n° 57, juin 2004. Voir aussi l'entretien avec l'économiste Y. Moulier-Boutang, « Qui a peur de l'économie ? », *La Cause freudienne* n° 59, février 2005 et 60, juin 2005.

²⁵ Cf. La « plasticité neuronale » de E. Kandel, et les travaux de J. P. Changeux sur l'épigénèse. Sur une confrontation des plus récents résultats de la neurophysiologie avec les hypothèses freudiennes et les avancées lacaniennes, voir F. Ansermet et P. Magistretti, *À chacun son cerveau*, Odile Jacob, Paris, 2004.

²⁶ Cf. N. Chomsky (1964), *Aspects de la théorie syntaxique*, Seuil, Paris, 1971, p. 37.

encore débats et controverses – ils sont, dirai-je, symptômes d’une crise de la séparation.

Mais, comme le remarque Claude Levi-Strauss, la question de la séparation (entre sujet et objet d’observation, etc.), qui n’est d’ailleurs pas réservée aux sciences du vivant ou aux sciences sociales, est en fait question d’ordres de grandeur²⁷. Lorsque j’observe la lune, ma position, mon poids (et ceux de mes appareils de mesure) influent de fait sur la trajectoire de la lune – mais de façon négligeable. C’est une autre affaire lorsque le clinicien s’entretient (même à travers des appareils) avec son patient. Comment éliminer les variations liées à une interaction (entre l’observateur et l’objet observé, mais aussi entre l’objet et son milieu) que l’on ne peut cette fois négliger ? Par l’exemple du double aveugle, je donnais une réponse, celle qui nous est proposée comme seule réponse scientifique : une réponse par la statistique. Par la statistique, le médecin n’a plus affaire à un patient, il a affaire à une population : il retrouve la différence d’échelle que demandait la condition d’objectivité.

Ainsi, à partir des sciences sociales (y compris les sciences de l’information) et du vivant (les lois de Mendel sont des lois statistiques, le décodage du génome humain est un résultat statistique), toutes les sciences, y compris la physique à mesure qu’elle affinait ses mesures, sont progressivement devenues « conjecturales ». Les résultats scientifiques s’écrivent en chiffres, en chiffres statistiques.

Objectivation statistique et stabilité du lien social

En apparence, le chiffre statistique respecte la différence d’échelle requise pour la séparation. Mais cela suffit-il à l’objectivation proclamée ? Les avatars du DSM (Manuel de Diagnostic Statistique) en psychiatrie nous en donnent une indication : la dernière version en vigueur, qui ne satisfait plus grand monde à part les entreprises pharmaceutiques, n’est toujours pas remplacée, pour de multiples raisons, dont une qui tient à la statistique elle-même : comment obtenir des résultats pérennes si l’on change tout le temps la grille d’évaluation ? L’objectivation statistique repose sur une taxinomie préalable – c’est la création de classes d’équivalences, la nomination du trait dont je parlais plus haut –, mais demande aussi que cette taxinomie perdure, se sédimente suffi-

²⁷ Cf. Cl. Levi-Strauss (1950), « Introduction à l’œuvre de Marcel Mauss », in Mauss, M., *Sociologie et anthropologie*, PUF, Paris, 1950, pp. XXVII-XXVIII: « elle intervient partout où l’on se propose de faire des mesures fines, c’est-à-dire où l’observateur (lui-même, ou ses moyens d’observation) sont du même ordre de grandeur que l’objet observé ».

samment pour qu'elle confère une suffisante stabilité à l'objet qu'elle crée, qui s'enracine dans des pratiques concrètes et un lien social, et prend une indépendance relative par rapport à l'arbitraire de l'acte initial de nomination du trait. Par exemple, qu'est-ce qu'un chômeur ? Quelqu'un qui pourrait travailler, et qui n'a pas de travail ? Ou quelqu'un qui pourrait travailler, qui n'a pas de travail, et qui cherche du travail ? La définition, la taxinomie, la nomination du trait a fait dès le début l'objet de débats intenses, et continue de l'être, sous la surveillance sourcilieuse des différentes instances économique, sociales, syndicales ou politiques. On peut toujours tenter de manipuler la définition, et donc le « taux de chômage », et on le fait, *mais pas trop* : parce qu'en un siècle, des pratiques et des instances sociales (y compris matérielles, par exemple à travers les allocations de chômage), des enracinements symboliques ont donné une réalité *concrète* au signifiant « taux de chômage » – lui ont donné une indépendance relative par rapport à l'arbitraire initial. Alain Desrosières propose qu'il y a une « objectivation » propre à la statistique, « la fabrication de *choses qui tiennent* ». Et il ajoute que « C'est l'ampleur de l'investissement de forme réalisé dans le passé qui conditionne la solidité, la durée et l'espace de validité des objets ainsi construits »²⁸.

Le terme même de « statistique » provient de « État »²⁹. Disons que l'objectivation statistique suppose un lien social stable – même dans une science « pure », auquel cas il s'agira de la stabilité du lien social (qui inclut leurs épistémologie, lexicques, appareillages et pratiques concrètes) des scientifiques du domaine considéré (ce qu'on appelle un paradigme).

En d'autres termes, l'objectivation statistique suppose un consensus. Elle est consensuelle au sens où elle veut établir, imposer ou faire durer un consensus. Le sujet de la psychanalyse, dit Lacan, c'est le sujet de la science. En tant que sujet de l'inconscient, il est divisé : « dissensuel ». La statistique, consensuelle, ne peut que le forclure, et, ce faisant, accroître sa dissension, sa division, son angoisse et ses symptômes, qu'à leur tour elle voudra saisir dans son objectivation.

La statistique (l'objectivation statistique) est nouée au lien social : elle dépend de sa stabilité, et travaille à s'y sédimer. Elle veut dire »objectivement« l'état du lien social, et donc du malaise et des symptômes qui y répondent. Elle le fait en chiffrant : la statistique est chiffrage du lien social, du malaise dans la civilisation, et des symptômes.

²⁸ A. Desrosières, *La politique des grands nombres*, *op. cit.*, pp. 18-19. C'est l'auteur qui souligne.

²⁹ O. Bloch et W. von Wartburg, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, PUF, Paris, 1932: « *statistica* » est employé en italien dès 1633, au sens de « science de l'État ».

Mais il y a autre chose : la taxinomie « préalable » – les grilles d'évaluation, les classes d'équivalence, les traits qu'elle comptabilise et sédimente.

La taxinomie identifie le trait, la taxinomie identifie. La statistique nomme – d'un chiffre.

Nomination statistique et segmentation

J'ai avancé que la statistique permettait à l'observateur de retrouver la différence d'échelle requise par la condition de séparation – le clinicien n'a plus affaire à un patient, mais à une population. Mais c'est oublier que, pour le patient, l'échelle est inversée : celui-ci a affaire, au-delà du praticien, à l'appareil en son entier : grille statistique, technologie du calcul, savoirs institutionnalisés, lien social mis en chiffres, consensus sédimenté – disons en termes lacaniens à un Autre à qui est supposée une consistance concrète : un Autre qui pèse beaucoup plus que lui. C'est ce qu'en psychanalyse on appelle le transfert. Dans les années 1990, a eu lieu aux Etats-Unis une subite épidémie de « personnalités multiples »³⁰. Cela a duré quelques années, des spécialistes se sont déclarés, des institutions se sont créées, puis la décrue est venue. Il est difficile de ne pas penser que l'intérêt (y compris financier) que l'Autre trouvait à trouver le syndrome n'a pas pour un temps pesé dans le tableau que présentaient des patients, eux-mêmes espérant un soulagement de ce que leur malaise, leur souffrance ou leur errance soient nommés et trouvent une place dans le savoir de l'Autre : « Vous êtes une personnalité multiple, cela représente $x\%$ de la population, il y a des protocoles médicamenteux et psychothérapeutiques pour régler cela ; des institutions, des associations de patients (et de familles de patients) peuvent vous accueillir, des juristes vous défendre. »

Les symptômes peuvent faire nomination. Et si le lien social en vient à considérer que le chiffre peut faire nomination, le symptôme sera chiffrable. À l'arraisonnement du chiffre répondent les ruses de la raison de l'inconscient.

Que le symptôme soit nommé (et que cette nomination ait des effets, thérapeutiques ou non) n'est pas nouveau : c'est la base de la clinique, depuis qu'il existe une clinique. Mais la grille statistique, la taxinomie fait encore autre chose : elle stratifie, elle segmente. Elle segmente en échelles (nominales, ordinales, d'intervalles, etc.), pour pouvoir calculer, mesurer, *quantifier*. Le remaniement des liens sociaux par la science statistique est segmentation quantitative. Et du

³⁰ Cf. I. Hacking, *L'âme réécrite. Étude sur la personnalité multiple et les sciences de la mémoire*, Les empêcheurs de penser en rond, Paris, 1998 ; voir aussi « Façonner les gens – II », Cours au Collège de France 2005, www.college-de-france.fr.

même coup le symptôme, la souffrance, l'angoisse ne seront reçus qu'en tant qu'ils peuvent s'exprimer dans la catégorie quantité.

Science, capitalisme. Faire du chiffre

Nos liens sociaux ne sont pas que remaniés par la science : ils sont morcelés par « notre avenir de marchés communs », pour reprendre la formule de Lacan.

J'utilisais le terme de « segmentation » pour la taxinomie statistique : il est d'usage dans les études de marché. « Globalisation » dit plus que « mondialisation » : la globalisation n'est pas que géographique : elle dit que tout, absolument tout, des molécules aux organes, de la dépression à l'angoisse, etc., des liens sociaux à la politique et à la culture, la science elle-même, tout peut devenir marché. C'est-à-dire trouver sa traduction en valeur d'échange : en chiffres. Et inversement les études de marché, la gestion et le management se présentent, et parlent dans le vocabulaire de la science – et notamment de la science statistique.

Deux remarques

1) Ce terme, « marché », pose question : tout peut venir sur le marché, tout peut entrer en équivalence chiffrée : en apparence, il y a, comme l'ont supposé les économistes classiques, « Le Marché ». Cela revient à supposer une équivalence généralisée, et, en fin de compte, un équilibre – une cohérence : la célèbre main invisible. Le problème est que l'action de cette main de toute évidence reste invisible, ou plutôt que ses corrections brutales ne semblent pas converger vers un équilibre stable, mais participer à l'instabilité : on appelle ces corrections des chocs, des krach.

Lacan ne dit pas « le marché », mais « nos marchés communs ». Comme il y a le langage et les langues, nous ne faisons jamais l'expérience du Marché, mais de marchés : segmentés, dans lesquels les entreprises tentent de gagner des « parts de marché ». La pratique concrète des marchés – celle que nous pratiquons et subissons, celle dans laquelle nous faisons nos vies – ne suppose pas l'Unité, le Tout, l'Équilibre, la Cohérence, bien au contraire elle suppose la fragmentation, l'instabilité et la contradiction. Bien que les économistes s'échinent à en écrire des formules, les marchés restent affaires de chiffres. Et « précarité » devient un signifiant maître du capitalisme triomphant.

2) Il y a ceci de particulier au chiffre qui scande et anime les marchés, que n'implique pas en apparence le chiffre de la « pure science » : que la chose vers laquelle il pointe, et de ce fait le chiffre lui-même, est cause de désir et

moyen de jouissance. Les économistes l'ont énoncé très tôt, ainsi Graslin, que cite Foucault : « L'échange crée de la valeur, et ceci de deux manières. Il rend d'abord utiles des choses qui sans lui seraient d'utilité faible ou peut-être nulle : un diamant, que peut-il valoir pour les hommes qui ont faim ou besoin de se vêtir ? Mais il suffit qu'il existe au monde une femme qui désire plaire, et un commerce susceptible de l'apporter entre ses mains, pour que la pierre devienne richesse indirecte pour son propriétaire qui n'en a pas besoin... la valeur de cet objet est pour lui une valeur d'échange. »³¹ Nous vivons, nous dit Lacan, l'ère de l'utilitarisme. Et l'utilitarisme s'entend dès l'origine comme réglage des jouissances. Marx, dit Lacan, fonde³² le capitalisme en produisant la plus-value comme ce qui l'anime. Et Lacan lui donne son nom psychanalytique : plus-de-jouir. Ce qui désigne à la fois le reste de jouissance que laisse l'opération d'inclusion dans l'échange – la comptabilisation, l'opération de symbolisation –, et l'objet qui cause l'opération : aussi « utilitaires » qu'ils puissent paraître, les objets des marchés, les plus abstraits comme ceux que nous nous procurons dans les magasins, mettent en jeu et condensent nos satisfactions, nos pulsions, notre jouissance.

Pour Freud, le malaise dans la civilisation était une conséquence structurale du refoulement et de la répression qu'exigeait la société – la société de la Reine Victoria, dira Lacan, la société disciplinaire, pour reprendre un terme foucauldien.

C'est bien plutôt un impératif de jouissance qui résonne aujourd'hui.

Ce qui n'est pas sans effet sur le malaise de notre temps, et les souffrances subjectives – angoisse, dépression, passages à l'acte, traumatismes. Et sur la forme des réponses symptomales que peut inventer le sujet.

Le malaise : précarité et ségrégation

Précarité

La précarité, ai-je avancé, est un signifiant maître de notre époque. Elle n'est pas qu'économique, sociale ou politique. Des collègues ont avancé le terme de « précarité symbolique » : si la lettre est le lieu du lien, et le chiffre l'opérateur de la parcellisation de la chose, alors la domination du chiffre implique une précarité du lien symbolique. De la précarité à l'angoisse, il y a peu.

³¹ M. Foucault, *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*, Tel Gallimard, Paris, 1966, p. 212. Foucault cite à la fin de sa phrase Graslin dans son *Essai analytique sur les richesses*, Londres, 1767.

³² Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1991, p. 123.

L'angoisse infiltre toujours plus de tableaux cliniques. Le chiffre pointe vers la chose, vers la jouissance. Si le signifiant maître devient numérique, devient chiffre, chiffre qui indice une jouissance, alors le sujet qui tente de se repérer sur ces signifiants maîtres n'aura plus affaire qu'à « la précarité de notre mode, qui désormais ne se situe que du plus-de-jouir »³³.

L'acte, et notamment le passage à l'acte, est une réponse à l'angoisse. De l'avis de tous les cliniciens, les passages à l'acte se multiplient. Quant aux traumatismes, ils sont déjà chez Freud liés à une expérience de jouissance (de satisfaction, écrit-il) qui déborde les possibilités d'élaboration (de symbolisation) du sujet. Et enfin, pour la dépression, la passion triste, la tradition clinique (et les théologiens classiques) nous dit combien elle est empreinte de jouissance – choix de la jouissance contre le désir, contre le désir inconscient nous dit Lacan.

Ségrégation

J'ai suggéré que nous vivions une crise de la « séparation », et Lacan prophétise une extension des procès de « ségrégation » : il nous faut distinguer les deux termes. Par « séparation », Lacan nomme une opération par laquelle le sujet est « séparé », notamment de sa jouissance (en fait, de l'objet *a*). Si nous prenons le discours raciste comme paradigmatique de la ségrégation, que finit-il toujours par dire ? Que l'autre jouit d'une jouissance à lui interdite ou impossible. La ségrégation opère sur une jouissance supposée à l'autre : une jouissance dont il est supposé ne pas être séparé. Elle agrège l'autre sur la jouissance qui lui est supposée.

En ce sens les deux termes s'opposent, et l'extension des procès de ségrégation est à la mesure de la crise de la séparation de notre époque.

L'« infatuation (momentanée) de la catégorie quantité » durera-t-elle ? Lacan, en 1973, disait ceci : « Dieu, à en reprendre de la force, finirait-il par exister, ça ne présage rien de meilleur qu'un retour de son passé funeste »³⁴. Le 11 septembre 2001 a me semble-t-il quelque peu fait bouger la donne.

Le symptôme

Freud, d'emblée, pense le symptôme comme une formation de compromis entre une jouissance (le symptôme est la vie sexuelle du névrosé) et sa

³³ Cf. J. Lacan, « Télévision », *op. cit.*, p. 534.

³⁴ *Idem.*

représentation refusée (refoulée). Lacan pose à la fin de son enseignement le symptôme comme invention singulière d'un nouage entre jouissance et signifiant. Le symptôme nomme la réponse particulière par laquelle le sujet noue le symbolique au réel de la jouissance. Le symptôme donne son vrai nom propre au sujet. C'est bien différent de ce que j'ai appelé la nomination du chiffre, qui, elle, rompt avec le symbolique, laissant le sujet dans l'errance de la jouissance. Le symptôme répond à la ségrégation du chiffre par son nouage singulier du symbolique au réel : par sa poésie discrète.

La psychanalyse travaille pour l'invention par le sujet de son symptôme.